

CHAPITRE X

DES SAVOIRS ACTIONNABLES

Marc MORMONT

Introduction

L'aspect le plus remarquable de la méthodologie développée dans le cadre du projet d'Aguié ne se trouve pas, à mon avis, dans les méthodes et les objets de recherche. Le souvenir le plus marquant pour moi se trouve dans la manière dont les animateurs du projet mènent les assemblées villageoises et assurent la restitution des travaux de recherche, dont ils entrent en relation, et entretiennent cette relation avec les populations villageoises. Le souci de la parole, le respect des autorités locales, l'attention aux groupes silencieux en sont quelques traits. Je parlerais volontiers d'un rapport *diplomatique* pour qualifier cette manière de faire. La notion de diplomatie (élaborée par Stengers et quelques autres) a l'énorme avantage de partir du postulat que les protagonistes vivent dans des univers radicalement différents, qu'ils vivent dans des mondes qui ont leurs propres conceptions et règles. Le postulat de départ est donc celui de l'incompréhension. Mais en diplomatie, il s'agit de respecter, à travers une mise en forme rigoureuse des interactions, cette différence sans jamais prétendre intervenir dans ces affaires de l'autre qu'on ne comprend que mal. Je me souviens à la fois du respect des formes, de la déférence pour la tradition, et aussi de la manière de gérer la parole dans ces assemblées qui réunissent régulièrement populations locales disparates et agents de développement. Mettre ces relations sous le sceau de la diplomatie a en tout cas

l'avantage de s'appuyer sur une représentation qui accentue l'hétérogénéité des mondes en présence et surtout de mettre en valeur une attitude qui n'ambitionne pas de les réunir dans un monde commun, mais qui cherche à faire avancer des initiatives malgré et dans cette différence. La diplomatie ne cherche pas un langage commun à plusieurs mais plutôt à établir et maintenir la coexistence de mondes qui ne se comprennent pas ou peu. La diplomatie est alors un art difficile puisqu'a priori il n'y a pas de connaissance de ce qui compte pour l'autre ni jusqu'à quel point cela compte, pas plus que l'autre ne sait ce qui compte pour vous ni jusqu'à quel point. Il y a donc un travail délicat où il importe d'appréhender ce qui compte pour autrui et quelles sont les limites à ne pas franchir.

Une vision diplomatique du développement et des projets de développement, c'est, à mon sens ce qui s'esquisse et se travaille dans un projet comme celui d'Aguié. Cette perspective mérite d'être élaborée intellectuellement et ce texte suggère quelques pistes en ce sens.

1. Savoir et traduction

« Les paroles elles-mêmes et les langues, indépendamment de l'écriture, ne définissent pas des groupes fermés qui se comprennent entre eux, mais déterminent d'abord des rapports entre groupes qui ne se comprennent pas : s'il y a langage, c'est d'abord entre ceux qui ne parlent pas la même langue. Le langage est fait pour cela, pour la traduction et non pour la communication » [G. Deleuze et F. Guattari, Mille Plateaux, Paris, Minuit, 1980, p. 536]

Le travail – dont, dans l'ambition du projet PIC, nous voulons rendre capable les étudiants – se trouve soumis à une double exigence : l'exigence de la scientificité d'un côté et l'exigence de « pertinence – efficacité » par rapport à des processus de changement social. Cette double référence crée une inévitable tension entre deux mondes qui sont étrangers l'un à l'autre.

L'exigence de scientificité renvoie bien sûr à des critères méthodologiques qui sont assez généraux (la méthode scientifique) mais surtout à des exigences particulières aux disciplines, aux courants de recherche, bref à tout ce qui fait qu'un produit de recherche est considéré comme tel, in fine comme publiable, communicable dans les réseaux scientifiques. Ceci revient à dire qu'il est fait d'un certain nombre d'énoncés qui sont reconnus. Il ne faut pas y voir seulement une sorte de

contrainte sociologique d'inscription dans un paradigme. Car les produits scientifiques obéissent à des épreuves de différents genres selon les disciplines et les époques, et ce qui définit une discipline c'est, bien plus qu'un type de discours, une manière de mener ces épreuves.

L'erreur serait peut-être de rabattre ce critère de scientificité sur un axe de vérité positive. Il serait peut-être plus juste voir le rapport au réel, qu'il soit scientifique ou autre, comme un rapport de traduction : serait un produit scientifique un type d'énoncés qui *traduit*⁵³ à travers des épreuves conformes aux exigences de la discipline un type de réalité (et pour les sciences sociales en général une réalité à laquelle on a accès par l'intermédiaire du discours). L'avantage de cette perspective de traduction est double : d'une part on évite un surplomb a priori d'un type de discours sur l'autre (le traducteur ne dit pas plus vrai que le traduit, il dit autrement et à d'autres fins, pour un autre monde) et d'autre part on est porté à s'interroger sur ce qui fait une bonne traduction. Or une bonne traduction est toujours doublement référencée à la fois au langage dans lequel on traduit et à ce dont on rend compte dans l'opération de traduction. Dès lors et c'est le deuxième avantage nous devons aussi considérer nos interlocuteurs comme des traducteurs (et non comme des sources ou, pire, des données). Nos données – ce que nous disent les gens ou nos propres observations – sont déjà des traductions.

L'idée de traduction (traduttore, traditore) permet d'admettre l'idée de déformation ou même de transformation que la traduction implique ; elle pose comme a priori qu'il ne s'agit pas de reproduire ou de représenter le réel comme tel. Il ne s'agit donc pas de vrai contre du faux, mais de transformations. Dans une perspective pragmatiste cela peut se dire autrement : il est moins important que notre théorie rende compte (ressemble à) du monde que se savoir comment ce monde peut être compris pour qu'on puisse agir sur lui. Et cela suppose qu'on – nous mais aussi eux – puisse imaginer que le monde pourrait être autre. Nous ne sommes pas suffisamment attentifs au fait que nos opérations de recherche – collecte et traitement des données, interprétation et discussion des résultats – sont des opérations de transformation par lesquelles nous inscrivons – au sens matériel du terme – des « données » dans des formats qui les rendent interprétables dans un autre langage. Les

⁵³ L'idée de traduction fait une différence avec celle de représentation : la représentation implique une sorte d'ambition de correspondance entre le représenté et le représentant alors que l'idée de traduction part du postulat d'une différence irréductible entre les deux termes. Ce qui n'empêche pas une traduction d'être plus ou moins bonne selon qu'elle fait exister un monde dans un autre.

« données » sur les unités familiales⁵⁴, sur les consommations sont extraites du monde de ceux pour qui elles sont des « états de fait » pour être interprétées en inscriptions dans des tableaux via des catégories de manière à permettre des calculs qui ont un sens d'ailleurs variable selon les disciplines ou les questions de recherche.

Dans des actions de développement et de recherche-action, la question de la traduction se pose alors crucialement dans le sens d'une traduction vers eux : nos interprétations leur conviennent-elles, et leur permettent-elles d'agir sur leur monde ? C'est la question qui est posée ici.

A suivre ainsi les processus de recherche nous serions sans doute beaucoup plus attentifs à deux choses :

- D'une part nous identifierions beaucoup mieux la réelle puissance de nos instruments scientifiques qu'ils soient conceptuels ou techniques : une de ces puissances tient notamment à notre capacité à nous déplacer, à enregistrer et accumuler nos données, à faire des opérations diverses et par exemple à avoir une vue comparative (dans le temps ou dans l'espace) à laquelle nos interlocuteurs n'ont pas accès faute des instruments matériels, organisationnels ou intellectuels nécessaires à ces opérations ; mais cette puissance existe seulement pour ceux à qui ces comptages importent. Nos statistiques n'importent guère aux gens qu'elles traduisent sauf par les conséquences qu'on en tire à leur sujet.

- D'autre part nous serions sans doute plus attentifs au fait que les transformations que nous opérons, si elles tiennent leur force de ce que nos instruments ajoutent aux données initiales (au sens où la comparaison de deux villages ajoute de l'information), ont pour contrepartie d'enlever une part de l'information en extrayant, en abstrayant la « donnée » du contexte de sa production (en négligeant une série de variations, une série de paramètres constitutifs de la réalité dont nous faisons une donnée brute). Ce que nous traitons comme donnée n'est pas pour l'autre une donnée, c'est une partie de son monde, de sa vie.

Parler en termes de rapport de traduction communique bien sûr avec l'idée de relations « diplomatiques » car la préoccupation du traducteur est de ne pas se tromper et de ne pas être trompé sur ce qui

⁵⁴ Ainsi la définition d'une « exploitation » ou d'une « famille » constitue bien une opération de traduction : l'univers des paysans n'est de ces points de vue pas constitués par des entités similaires à ce que nous considérons comme leur contenu.

compte pour l'autre : il s'agit moins de rendre compte objectivement, d'expliquer ou de comprendre en profondeur – ce qui est ici postulé comme peu réaliste, sinon comme impossible, que de savoir ce qui est nécessaire pour que de bons rapports soient maintenus, dans le cours d'une action qui se poursuivra. Le critère est ici pragmatique et non positif.

Dans cette perspective toute traduction et interprétation de la parole de l'autre conduit nécessairement à s'adresser à l'autre, ce qui lui impose son propre travail de traduction de nos intentions ou de nos raisons. On est alors dans un processus qui comporte une série d'interprétations successives et réciproques dont on espère qu'elles prennent l'allure d'une conversation. La diplomatie est faite de conversations, avant tout ; les conventions ne viennent que sanctionner. Ou alors il s'agit d'un début d'une histoire. C'est peut-être la plus grande difficulté de la méthode que celle des restitutions des résultats de la recherche⁵⁵. La restitution devrait prendre soin non seulement d'être comprise (donc présentée dans des formes compréhensibles, appréhendables) mais réinterrogée pour les effets et les interprétations qu'elle engendre de la part des partenaires.

D'autre part je pense qu'il faut développer une vision un peu plus complexe que celle qui mettrait en présence simplement chercheurs et paysans. D'un côté il n'y a pas simplement des chercheurs, il y a aussi des développeurs, des organismes de financement, des organisations et des institutions publiques. Chacun de ceux-ci a son propre langage d'interprétation de nos résultats et spécialement un attrait plus ou moins prononcé pour certaines conceptualisations, pour des catégories ou des hypothèses. Il me semble très important de développer chez les chercheurs et chez les étudiants une capacité à lire leurs résultats au regard des différents « langages » qui sont ceux de tous ces acteurs absents de la scène locale et pour qui ces résultats font du sens. Peut-être aussi faudrait-il consacrer du temps et des efforts pour que les acteurs locaux puissent se faire une idée des intentions et préoccupations de tous ces acteurs du développement. Qu'ils puissent se donner une interprétation à eux de notre monde. Ici aussi le registre de la traduction est un registre efficace aussi bien pour apprendre à résister et à ruser que pour acquérir une subtilité de traduction qui est après tout une vraie compétence.

⁵⁵ A cet égard il n'est peut-être pas pertinent de rendre compte de la recherche avant que ces travaux de traduction (et donc de traitement de l'information récoltée) ne soient terminés du côté des chercheurs.

Du côté des populations il y aussi une vraie complexité. C'est peut-être le problème le plus difficile. Car les transformations que nous faisons subir aux données, dans le nécessaire traitement que nous leur faisons subir, ces transformations conduisent à des énoncés qui sont pertinents à l'intérieur des langages qui sont les nôtres, ceux des disciplines et ceux des institutions qui les utilisent. Mais quel est leur pertinence relativement aux contextes d'action dans lesquels ils peuvent être repris ? C'est l'identification claire de ces contextes d'action qui est la plus difficile des opérations parce qu'elle implique nécessairement un acteur / interlocuteur situé et non une abstraction. Or l'énoncé scientifique le meilleur – dans nos règles de méthode – est un énoncé dont l'auteur est absent : la meilleure analyse est celle dont les données « parlent d'elles-mêmes ». Bien sûr nous savons que c'est nous qui les faisons parler mais l'analyse la mieux considérée par le milieu scientifique sera bien celle dont l'auteur sera absent, c'est-à-dire un énoncé dont les intentions, croyances, préférences de l'auteur auront été gommées par la rigueur de la méthode et des techniques. Or pour les acteurs, l'énoncé qui compte c'est celui qui lui permet d'agir, qui enclenche une action sur le monde et cela n'est jamais indépendant de la relation dans le quel l'énoncé se situe.

Cette complexité de l'action des populations locales, nous avons tendance à la réduire en cherchant des régularités, en reconstruisant ce que nous appelons des « stratégies » alors qu'il peut s'agir de simples tactiques d'adaptation à un contexte fondamentalement incertain. On y reviendra plus loin.

La notion de réflexivité mérite une dernière attention puisque ce que semblent dire les paragraphes qui précèdent c'est que le chercheur – traducteur doit s'interroger sur les effets de ses propres énoncés. Mais la réflexivité, même si elle passe par ces opérations de réflexion (le chercheur réfléchit), ne se réduit pas à une opération intellectuelle. C'est une tradition rationaliste occidentale qui réduit la réflexivité à cette opération intellectuelle individuelle parce qu'elle situe l'opération dans la seule sphère de l'intellect rationalisateur. La réflexivité c'est aussi un processus social plus large : à cet égard les constats de C Dayez sur la manière dont les « paysans » interprètent les actions de développement en termes de « paiements directs », de rétribution de leur participation aux projets constitue une sorte de réflexivité où les acteurs locaux nous renvoient leur propre interprétation du développement.

2. Connaissance et « agence »

Car au moment où il faut adresser ces résultats de recherche hors du monde de la recherche, il faut bien, in fine, que ces résultats aient du sens pour une action, pour un acteur, dans un processus concret. La tentation de tout scientifique serait de vouloir transférer ses résultats de recherche dans la représentation que les acteurs se font de la réalité, bref de les convertir en supposant que les résultats de la recherche, validés dans cet univers scientifique, ont par principe une supériorité quelconque sur les représentations partagées par ceux qu'ils concernent. Or la plus ordinaire de nos actions techniques (conduire une voiture ou manipuler un distributeur de boissons) devrait suffire à nous persuader que ce n'est pas comme cela que les choses se passent. La connaissance scientifique, dans son rapport à l'agir, suppose deux opérations de traduction : l'une fait entrer les pratiques observées dans un langage qui les interprète pour les comprendre ou les expliquer. Mais mettre ces connaissances au service des acteurs suppose une deuxième traduction des connaissances acquises en savoirs agissables ou *actionnables* pour les acteurs. En un sens ceci est trivial parce que cela est devenu commun à tous ceux qui sont entrés dans un univers sociotechnique où cet aller-retour est commun. Mais cette double opération de traduction est aussi souvent ce qui fait problème⁵⁶. C'est le problème des modes d'emploi, des manuels d'informatique (que ne comprennent que les informaticiens), etc. Pour éviter le piège de la représentation (vraie et fausse) de la réalité, peut-être serait-il pertinent de se demander *quelle prise* ces énoncés donnent sur la réalité, et *à qui* ils donnent cette prise. Nous laissons ainsi de côté la question de savoir si nos énoncés sont vrais ou faux (ce qui est une question qui vaut pour nous, dans notre monde), ou de savoir si nos interlocuteurs ont une appréhension vraie ou fausse, pour nous demander ce que ces énoncés leur permettent de faire...

« L'unité réelle minima, ce n'est pas le mot, ni l'idée ou le concept, ni le signifiant, mais l'agencement. C'est toujours un agencement qui produit les énoncés. Les énoncés n'ont pas pour cause un sujet qui agirait comme sujet d'énonciation, pas plus qu'ils ne se rapportent à des sujets comme sujets d'énoncés. L'énoncé est le produit d'un agencement, toujours collectif, qui met en jeu, en nous et hors nous, des populations, des multiplicités, des territoires, des devenirs, des affects, des »

⁵⁶ Dans la trivialité de notre monde ordinaire c'est la question du mode d'emploi et de son adéquation aux besoins de l'utilisateur. Dans le monde moins trivial des bureaux d'étude et du marketing, c'est la question de l'introduction de l'utilisateur dans la conception même des objets techniques les plus usuels.

événements » [G. Deleuze et C. Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996 p. 65.].

Parler de *prise* pour tenter de poser la question du rapport entre « paysans » et chercheurs est une manière de traiter le rapport entre connaissance et action. La notion de prise vise quelque chose qui est souvent négligé par nos approches scientifiques. Il s'agit de ce par quoi une réalité est *actionnable* par un acteur individuel ou collectif. Par actionnable on entend ce qui permet l'action en relation avec un domaine d'objets et de relations. Cette notion peut être développée via l'image de celui qui grimpe une falaise ou dans un arbre. La prise est un élément de cette réalité qui permet l'action ; mais le moignon de branche qui déborde de quelques millimètres du tronc de l'arbre n'est une prise que par ce qu'elle permet au grimpeur. Elle n'est ni (une propriété de) l'arbre ni le grimpeur (une propriété du), mais ce qui, de l'arbre, permet au grimpeur d'avancer. Elle est donc aussi ce qui lie, fût-ce momentanément, l'arbre et l'individu, ce qui en fait un ensemble en action, un agencement. Dans cette métaphore on se préoccupe moins de l'arbre ou du grimpeur (dans leur objectivité séparément) que de la manière dont cette prise résulte d'un *agencement* qui n'est rien ici d'autre qu'un agencement d'escalade.

Cet agencement est forcément hétérogène, il n'est pas fait que de lois physiques mais aussi de chaussures, de cordes, de respiration, etc.

Il faut donner au terme *agencement* un sens fort à savoir un type de relation qui agence⁵⁷ au sens de faire action, de faire un agent dans une action. Dans cet angle de vue, on ne peut pas séparer les caractéristiques de la falaise de celles de l'alpiniste : si on considère l'action, la falaise et le grimpeur sont indissociables et il y aura autant de parcours que de grimpeurs et de falaises selon la variété des agencements (et des multiples prises qu'elles impliquent). Y-a-t-il une « vérité » de la falaise pour les grimpeurs ? En un sens oui, mais la performance de l'escalade – ce qui compte pour les grimpeurs – c'est que cette vérité est dépassable par d'autres parcours mobilisant différemment aptitudes du grimpeur et aspérités de la falaise : l'art du grimpeur n'est il pas de transformer en prise sûre ce qui pour le néophyte n'est qu'un infime pli de la roche. La falaise offre une prise à une compétence du grimpeur et celle-ci crée d'autres parcours de grimpe, d'autres falaises finalement.

Dans cette perspective il s'agit moins d'objectiver ou de caractériser de manière précise la falaise (sa pente, sa hauteur, sa rugosité) que de savoir quel genre de prise elle offre à tel ou tel grimpeur

⁵⁷ Le terme anglais *agency* n'a pas d'équivalent français pour dire cela, indice de ce que la traduction peut nous apprendre.

selon ses propres aptitudes, stratégies, habitudes, ambitions.... C'est me semble-t-il le sens du commentaire de G Deleuze cité ci-dessus. Cette approche est, me semble-t-il, ce qui manque le plus souvent à nos approches des réalités du développement. A savoir (en restant dans la métaphore) une capacité à analyser non la falaise (ou le gouffre) de la vulnérabilité, mais une capacité à saisir ce qui permet aux paysan(ne)s de s'accrocher et de tenir dans ce contexte. Je ne veux évidemment pas dénier tout l'intérêt qu'il y a et qu'il y aura encore à objectiver les processus de vulnérabilisation, à identifier les groupes concernés, toutes sortes de données et d'analyses précieuses pour définir des objectifs et des stratégies pour les développeurs. Mais ce que nous connaissons peu, c'est la manière dont ils vivent ces situations, dont ils les caractérisent et surtout comment ils agissent dans ces contextes, sur quels points ils s'appuient, bref dans quels « agencements » ils se débrouillent pour survivre. La manière dont des acteurs locaux se positionnent par rapport à un projet exogène relève d'abord souvent de tactiques (voir Dayez, dans ce volume). Dès lors nous avons d'autant plus de mal à savoir comment nos propres savoirs peuvent non pas avoir prise sur eux mais leur offrir des prises supplémentaires sur le réel (celui-ci n'étant que ce par quoi ils ont prise sur lui). La dynamique induite par ce qui est appelé l'intervillages dans ce volume mérite de ce point de vue une observation en profondeur : s'agit il d'un nouvel acteur collectif et en même temps de la construction d'un nouveau contexte ?

Une des exigences à poser aux travaux de recherche pourrait être la suivante. Les étudiants (du Nord et du Sud d'ailleurs) prennent souvent un temps considérable à décrire le contexte de leur recherche c'est-à-dire à situer le cadre géographique, historique, etc. de leur sujet. C'est rarement d'un apport considérable et cela est souvent très académique. Je pense qu'il devait être possible de leur demander de faire cela mais de le faire autrement c'est-à-dire d'introduire ces éléments de contexte non seulement comme contexte de leur recherche mais aussi comme contexte de l'action qu'ils observent. Il s'agirait alors non de décrire le contexte mais de mobiliser le contexte pour rendre compte de ce qu'on observe, et ne mobiliser que des éléments de contexte que quand on est capable de montrer le lien avec les pratiques observées ou les discours recueillis. Il s'agirait donc dans un premier temps d'inverser la démarche en partant des observations des pratiques pour remonter aux éléments de contexte qui participent à l'organisation de ces pratiques, donc seulement dans la mesure où ils sont pertinents pour comprendre l'action observée. Pour ne donner qu'un exemple simple : plutôt que de décrire le contexte climatique pour aller aux pratiques culturelles qui en découlent, il faudrait décrire ces pratiques culturelles en prenant soin de décrire ce qu'elles prennent en compte (et notamment comment elles prennent le climat en compte, comment elles en font une variable de l'action des paysans, de

leurs choix, comment les pratiques culturelles se « climatisent » autant qu'elles sont « climatisées »). Cela produirait je pense un décalage (entre le contexte pertinent pour l'étude et le contexte des acteurs) qui forcerait l'étudiant – chercheur à rendre compte des pratiques telles qu'elles sont pensées et argumentées⁵⁸ par les paysans. Il s'agit de comprendre comment les autres ont pris sur le monde, comment ils se construisent par ces prises.

Cela reviendrait je crois à inclure dans toute recherche une description fine du rapport que les villageois entretiennent avec les objets techniques, les outils, les animaux, les arbres, les méthodes. Il y a beaucoup d'indications qui vont dans ce sens dans le guide méthodologique⁵⁹ mais il y a peut-être à insister plus sur l'idée qu'il faut que la recherche rende compte de ce qui fait agir les villageois et de qu'ils perçoivent comme obstacles, points d'appui, difficultés ou opportunités. Comme les auteurs le disent cela ne signifie pas que les raisons que les gens donnent à ce qu'ils font sont les bonnes explications mais cela donne des indications sur ce sur quoi ils ont pris ou cherchent à avoir pris. Et c'est souvent là que se trouve le moteur possible d'une action. Cependant je ne crois pas qu'il puisse y avoir ni transparence (les gens se reconnaîtraient dans l'analyse ou les chercheurs reconnaîtraient les savoirs paysans) ni symétrie⁶⁰. L'objectif doit être de faire un diagnostic qui puisse dire : voilà où une action est possible, voilà une prise possible pour les acteurs locaux, voici une nouvelle manière d'agencer (au sens de rendre le paysan « agent » et la situation « actionnable »).

⁵⁸ Sans vouloir insister sur ce point il me paraît tout à fait ethnocentrique de dénier de la réflexivité aux cultures paysannes ou non occidentales. L'Occident a développé il est vrai une forme de réflexivité (celle de la réflexion intellectuelle de l'acteur individuel), mais il en existe bien d'autres ; on peut légitimement considérer que l'accord du groupe comme condition d'adoption d'une pratique ou d'une technique est une forme de réflexivité tout à fait pertinente.

⁵⁹ Amoukou et alii (2007) *Guide méthodologique...*, op. cit.

⁶⁰ Notre hypothèse de traduction est contradictoire avec l'idée de symétrie. La traduction postule théoriquement une double asymétrie : l'observateur ne saisit qu'une part de l'observé, et l'observateur ne donne à voir qu'une part de son questionnement. La recherche de symétrie dans les relations entre chercheurs et paysans serait mieux définie si on la définissait de manière diplomatique en ce sens qu'en diplomatie la symétrie est construite sur un fond reconnu de dissymétrie forte entre les acteurs. Mais la symétrie est ce qui garantit non pas un rapport d'égalité mais bien un rapport de non invasion d'un univers dans l'autre. En diplomatie, on doit admettre la possibilité pour l'autre de refuser les offres qu'on lui fait.

Ainsi par exemple la question des « cérémonies et de leur coût » semble bien avoir été avancée par des paysan(ne)s comme un problème et un facteur de vulnérabilité. Cette hypothèse a été largement reprise comme telle par certains travaux de recherche qui ont cherché à objectiver ce coût et qu'ils l'ont confirmé. Certains d'entre nous (en tout cas moi je l'ai été) ont été mal à l'aise avec cette démarche. Non parce que la recherche reprenait sans beaucoup de distance critique une hypothèse « locale » mais parce que ces cérémonies ont des dimensions sociales et symboliques sans doute bien plus complexes. Elles sont dans d'autres agencements que nous comprenons mal ou pas du tout. Et il aurait peut-être fallu comprendre, avec délicatesse, quel était l'agencement nouveau, le petit déplacement qui rendait questionnable ces pratiques par certains acteurs eux-mêmes. Par contre ces constats ont semblé-t-il conduit à des actions locales, des démarches vers une revendication de réduction des coûts. L'hypothèse locale était donc articulée sur une action, elle portait un nouvel agencement et on peut se demander si ce ne sont pas ces actions qui devraient devenir un objet de recherche. Comment ce constat, légitimé par la recherche, donne-t-il prise sur la réalité sociale, sur les rapports entre groupes, sur les rapports de genre... ? Qu'est-ce que cette revendication entraîne comme changement et pour qui ?

La perspective dans laquelle se sont connectés recherche et projet, programme de travail d'Aguié et programmes de recherche des universités est certainement originale par l'attention qu'elle accorde à la demande des paysans, et par le souci de leur restituer des résultats de recherche qui répondent à leurs attentes. Le guide méthodologique cité plus haut, les travaux des étudiants dans le cadre du projet me paraissent relever surtout d'un effort de faire de la recherche autrement c'est-à-dire de procéder autrement spécialement dans le rapport avec les destinataires finaux de ces travaux, dans la définition des sujets de recherche, dans les manières de faire du terrain. Mais est-ce que les objets de recherche sont vraiment différents de la recherche classique ?

3. Quels objets de recherche ?

S'il s'agit bien de mettre l'accent sur des produits de recherche qui rendent les utilisateurs⁶¹ capables d'agir sur les situations, la recherche devrait avoir alors pour objet de définir les conditions, procédures qui font des résultats de recherche « actionnables » par les utilisateurs et leurs destinataires. C'est ainsi par exemple que la question du marché du bois a pu être traitée comme suit : sachant quelles sont les attentes des paysans, leurs représentations, les contraintes (bio-physiques, économiques, etc.), quels sont les instruments qui peuvent rendre le marché efficace ? Ces instruments peuvent être d'ordre divers, organisationnels, géographiques, juridiques, comptables, etc. Or la définition de ces instruments ne peut se faire qu'à travers une recherche de terrain et une mise à l'épreuve sur le terrain des hypothèses des chercheurs et des développeurs. Ce dont nous avons peut être alors besoin c'est d'une méthode pour mener ce type de recherche qui va continuellement aller des connaissances acquises (par différentes méthodes scientifiques et par l'expérience in situ) à la production d'instruments et à leur mise à l'épreuve sur le terrain.

Nous devons alors admettre que les "connaissances" ont partie liée avec des collectifs élargis qui lient des collectifs de chercheurs et des acteurs sociaux. J'emploie le terme de collectif pour désigner des formes structurées de relations sociales qui sont de conflit, de coopération, de négociation... et qui sont stabilisées autour de certains produits⁶². Et c'est ici me semble-t-il que notre projet et notre dynamique de recherche prend sens. Nous faisons implicitement une série d'hypothèses telles que:

⁶¹ Une manière de spécifier les relations entre acteurs et recherche est la méthode CATWOE qui distingue : C = *Customers*, bénéficiaires ou victimes des transformations du système, A = *Actors*, agissent directement sur les transformations du système, T = Transformation du système, W = *Weltanschauung*, point de vue sur le système, O = *Owners*, ont le pouvoir de transformer le système et de faire appel à des tiers pour les aider dans leurs intentions, E = *Environnement* du système. Cf. Checkland P. (1993).

⁶² Il est peut-être important de distinguer collectif et action collective. L'action collective désigne les interactions et leurs résultats tandis que le terme de collectif désigne l'ensemble souvent plus large de toutes les composantes qui interviennent dans ce résultat. Pour prendre un exemple proche de nos discussions, l'action collective de sélection variétale peut mobiliser des paysans et des chercheurs dans une action collective d'évaluation, mais les préférences de consommateurs (par exemple les femmes qui pilent le mil) interviennent dans les choix, si elles sont prises en compte par les paysans.

- le collectif qui pose les problèmes affecte la définition du problème : dès lors la composition des collectifs de recherche est elle-même une question de recherche ;

- nous posons ensuite que les résultats pratiques et théoriques des analyses scientifiques peuvent être affectés par la manière dont ces résultats sont mis en présence des acteurs qui les concernent, et donc repris par eux ;

- dans ce cadre, la recherche est à la fois et en même temps travail sur les relations et sur les connaissances car ce que nous savons dépend des relations entre chercheurs et acteurs, et la relation entre acteurs et chercheurs dépend de ce que nous savons.

Exemple⁶³. L'évolution de l'arboriculture européenne a conduit, pour des raisons économiques et commerciales, à sélectionner deux ou trois variétés de pommiers, très productifs, et donnant des pommes caractérisées par leur homogénéité, leur format et leur aspect ainsi que leur goût. Cela a été rendu possible par l'usage intensif de pesticides permettant d'éliminer une série d'insectes et de champignons. Tout va bien jusqu'au jour où d'une part certain insecte devient résistant au pesticide et où d'autre part les consommateurs s'inquiètent des résidus de pesticides dans leur alimentation. Un de mes chercheurs a suivi de près un groupe d'arboriculteurs qui tente de développer l'arboriculture intégrée utilisant la régulation des insectes par des prédateurs, utilisant les abeilles pour la fécondation tout en conservant les mêmes espèces d'arbre. Le développement de cette lutte intégrée suppose la production de nouvelles connaissances sur ces prédateurs importés mais leur efficacité, même vérifiée en station, suppose aussi de produire de nouvelles connaissances pour les utiliser dans les conditions variables des vergers, elle suppose donc la collaboration des producteurs et le développement d'un système complexe de coopération entre agriculteurs, techniciens et chercheurs. Elle s'appuie ensuite sur un label de production "intégrée" qui permet de les distribuer dans une chaîne de supermarchés qui informe les consommateurs. Cet exemple sommaire montre l'insertion complexe de la production de connaissances dans un vaste collectif qui regroupe chercheurs, techniciens, producteurs, distributeur et consommateurs. Collectif qui est lié par toute une série de règles (rétribution du technicien par l'arboriculteur), de conventions (définition de la lutte intégrée), d'instruments techniques (par exemple un système d'alerte), et d'organisation (contrat avec un supermarché). Ce collectif articule et

⁶³ Collet E et M Mormont, 2003.

développe des connaissances diverses qui sont *distribuées*⁶⁴ dans le collectif.

Ce qui devient alors un objet de recherche ce sont les processus de formation, les modes de fonctionnement, les instruments et méthodes qui forment ce collectif complexe et hétérogène dans lequel des compétences⁶⁵ sont distribuées.

Dans ce collectif, il y a interdépendance entre d'une part savoirs et d'autre part relations entre les acteurs : seules certaines relations de coopération entre acteurs permettent de produire certaines connaissances (par exemple la relation confiante et étroite entre technicien et arboriculteur permet de conseiller le producteur mais aussi au technicien d'accumuler des données, de modifier son programme de recherche) et seuls certains instruments (d'observation, de communication, d'alerte) permettent de maintenir les relations de coopération entre producteurs.

Le travail de Corentin Dayez montre bien comment la méthode participative – si on la regarde comme constitution de collectifs chercheurs – paysans – transforme progressivement à la fois les relations dans le village – à travers des conflits et des coopérations – et les domaines de connaissance qui sont en jeu, donc les questions de recherche qui peuvent être construites.

⁶⁴ Plutôt que de discuter à l'infini de distinctions entre connaissances locales, populaires, scientifiques, on ferait peut être mieux de discuter des formes de connexion et de distribution entre des connaissances distribuées entre les acteurs dans des formes d'organisation sociale. Il n'y a peut-être pas connaissance sans distribution dans un réseau ou une organisation, en ce compris les utilisateurs des résultats : que pourrait faire un médecin sans la connaissance que le patient a de son mal, sans les symptômes dont il fait état ? Mais plus loin on peut montrer que la conception d'un cockpit d'avion ne peut se faire sans la coopération des pilotes utilisateurs car la sécurité dépend d'une bonne articulation pratique des compétences des instruments et de celles des humains qui s'en servent.

⁶⁵ La notion de compétence permet de dépasser une conception purement intellectualiste du savoir qui attribue celui-ci à des sujets pensants : si la compétence est ce qui permet une action, elle comprend aussi bien des connaissances, des savoir faire que des pouvoirs, des réseaux de relation et des identifications symboliques. La compétence est un agencement où les connaissances et les savoirs explicités n'ont qu'une part. Ainsi un territoire peut-il participer d'une compétence s'il peut participer à la formation d'un agir efficace. Je ne peux pas développer cette notion ici.

4. L'organisation cognitive des collectifs de recherche

Pour que soit produits des résultats de recherche actionnables pour les acteurs, il s'agit parfois de simplement identifier la demande et d'ensuite confier à des chercheurs le soin de produire les résultats attendus. Mais entre une demande ou une attente, le chemin est rarement aussi court. Il existe aujourd'hui toute une réflexion en plein développement sur les formes d'organisation qui permettent la conception, et cette réflexion se déploie principalement pour traiter de la complexité des enchevêtrements de connaissances nécessaires à la conception d'objets techniques qui mobilisent des connaissances hétérogènes en fonction d'utilisations spécifiques (Hatchuel et alii, 2002).

Dans les situations telles que celle du projet d'Aguié, la complexité n'est pas seulement technique : elle se trouve aussi et surtout dans la complexité sociale des groupes utilisateurs. L'exemple de la valorisation du palmier Doum l'illustre bien : cette valorisation n'est pas techniquement compliquée, par contre elle pose des problèmes d'organisation sociale, de droits de propriété, de répartition équitable, bref ce qu'on peut appeler des problèmes d'action collective. L'organisation adéquate doit en fait intégrer des contraintes techniques et des exigences sociales qui doivent se traduire en règles et formes d'organisation qui doivent être compatibles avec les structures sociales locales. Mais en même temps, trouver cette forme d'organisation (par exemple d'attribution des droits) aura aussi des effets sur cette structure sociale qui pourra éventuellement agir aussi sur le domaine technique.

Or et c'est la leçon de beaucoup de recherches, le partenariat entre utilisateurs et chercheurs (Hubert, 2002) est de plus en plus conçu comme une voie de résolution. Mais la forme à donner à ce partenariat peut être très variable et constitue elle-même un objet de recherche. C'est que, au départ de la recherche, les acteurs ne sont pas nécessairement unanimes, ils ont des points de vue différents. Et chaque point de vue privilégie des aspects différents de la question.

Si nous considérons par exemple l'adoption, par certains producteurs, du coton équitable et biologique⁶⁶, nous nous apercevons que l'adoption relève moins d'un calcul économique au sens strict (rentabilité) que de points de vue différents qui incluent aussi bien des attentes économiques différentes (revenu complémentaire sans risque pour satisfaire des besoins versus revenu à risque pour une rentabilité)

⁶⁶ Deux mémoires de DEA (DEA Interuniversitaire en Développement, Environnement et Société) ont éclairé cette dynamique dans le cas du Burkina Faso (Burette, 2006, Lebrun, 2007).

que des exigences différentes à l'égard de l'acte même de produire (prise en compte de la santé, possibilité pour les femmes, etc. Ces deux conceptions différentes désignent alors des objets de recherche différents parce que les pratiques qui en découlent se heurtent à des facteurs limitants qui sont différents. L'organisation même des producteurs et des productrices influent sur ces conceptions.

Une recherche visant des connaissances « actionnables » doit nécessairement prendre en compte ces points de vue. Mais leur prise en compte suppose une organisation de la démarche qui devra associer connaissances scientifiques et technique et connaissances du social. Car la mise au point d'un nouvel itinéraire technique supposera parfois que d'autres points de vue soient pris en compte, ou que les points de vue évoluent à travers l'interaction des acteurs dans le cours de la recherche et de l'action collective elle-même. Et cela suppose une organisation parfois complexe du collectif de recherche.

Il s'agit plutôt de souligner ici à quel point la fonction d'organisation du dispositif de recherche est cruciale pour assurer cette tâche. C'est une organisation cognitive. Par organisation cognitive nous voulons désigner la manière dont les mises en relation font penser et c'est sans doute dans ce domaine que la recherche sur la recherche devrait s'orienter en expérimentant des modèles plus fins, plus élaborés de fonctionnement. La question se posera inévitablement quand on passera d'une action très localisée, sur quelques villages avec lesquels les développeurs ont établi des relations personnelles, de confiance et de connaissance mutuelle (où donc cette compétence est personnelle) à des opérations à une autre échelle, avec des villages moins connus avec lesquels les relations seront moins intimes. Alors il faudra élaborer des instruments et des formes d'organisation nouvelles. Par exemple on ne pourra plus consulter les populations locales d'une vaste région sur le modèle de l'assemblée villageoise. Il faudra inventer d'autres formes d'organisation reposant sur des délégations.

Au plan cognitif il faudra aussi développer des instruments nouveaux. Il y aurait sans doute, c'est mon hypothèse, à s'intéresser à des méthodologies nouvelles qu'on pourrait trouver du côté de certaines méthodes de gestion qui sont conçues pour constituer des collectifs de recherche et d'action, qui ne séparent pas l'une de l'autre sans pour autant tomber dans le piège de la transparence.

Nous citerons par exemple les méthodes de gestion patrimoniale des ressources naturelles (Ollagnon, 1984) la soft systems methodology (Checkland, 1993) ou encore la recherche - intervention (Mormont, 2006, Stassart et Mormont, 2007)). Toutes ces méthodes ont en commun

de créer des formes d'organisation complexes des acteurs qui sont parties prenantes de la recherche. Les relations suscitées permettent d'apprendre de faire surgir des questions, de les faire circuler entre les acteurs, et de créer des conditions d'expérimentation où connaissance et relations sont inextricablement liées.

Conclusion

Si recherche sur la recherche il peut y avoir, c'est me semble-t-il sur ces collectifs, sur leurs formes, leur évolution, leur outillage et leur efficacité. Or cette recherche sur la recherche ne peut être menée efficacement que dans des relations de collaboration entre chercheurs, acteurs, et parmi les chercheurs entre spécialistes des arbres, des insectes, et spécialistes de formes de coopération sociale et économique... Son efficacité, jugée à partir des savoirs actionnables qui sont produits, dépendra elle-même des liens qu'on pourra établir entre cette recherche sur la recherche et les collectifs qui en ont besoin...

Quant à la formation : cette problématique interpelle évidemment la formation notamment des agronomes mais aussi des socio-économistes qui doivent être capables de comprendre et d'analyser ce que font les biologistes aussi bien que les juristes. Des dispositifs de recherche intervention (P Stassart en expérimente un dans le domaine de l'élevage bio⁶⁷) et de formation doivent être inventés et expérimentés en ce sens, même s'il paraît encore difficile de faire reconnaître ce type de travail par les instances légitimes de la science officielle et disciplinaire.

Dans l'expérience du projet d'Aguié et des travaux qui y ont été menés jusqu'ici, je pense qu'un bilan devrait être fait des « résultats » en tant qu'ils ont débouché sur une réappropriation par les acteurs locaux. Sur quelles actions ont-elles débouché ?

A cet égard je pense qu'il faut bien distinguer les différentes catégories de bénéficiaires des recherches, à savoir les paysans et les différentes catégories de paysans (ce sont des destinataires finaux, parfois des utilisateurs), mais aussi les autorités locales, les développeurs, et les institutions.

⁶⁷ Voir Stassart P et D Jamar., (2006).

Bibliographie

CHECKLAND P. (1993), *Systems Thinking, Systems Practice*, J. Wiley & Sons, Chichester (U.K.), 330 p.

COLLET E. and MORMONT M. (2003), « Managing pests: consumers and commitments. The case of apple and pear growers in Belgium's Lower Meuse region. » *Planning and Environment* 35(413-427).

DAYEZ C., L'approche PAIIP, le cas du village de Dan Saga, Mémoire de DEA interuniversitaire en Développement, environnement et sociétés (ULg, FUCAM, FUSAGx, UCL ULG, UCL), Louvain La Neuve, juin 2006, 135p.

HATCHUEL A., LE MASSON P., et WEIL B. (2002), « From knowledge management to design-oriented organisations », *International Social Science Journal* (171): 25-37.

HUBERT B. (2002), « Les rapports entre chercheurs et acteurs », *Natures, Sciences et Sociétés*, (10)4 : 51-62.

MORMONT M. (2006), « Recherche intervention en développement durable : éthique et méthode », Séminaire Interdisciplinaire sur le Développement Durable, Lille, IFRESI, 26 octobre 2006.

OLLAGNON H. (1984), "Acteurs et patrimoine dans la gestion de la qualité des milieux naturels", *Aménagement et nature*, (74), été.

CROISEMENT DES SAVOIRS VILLAGEOIS ET UNIVERSITAIRES

Enjeux pour le développement

AMOUKOU Ibrahim

WAUTELET Jean-Marie

(sous la dir. de)

**Université Abdou Moumouni
Presses Universitaires de Louvain**

Avril 2007

© Presses universitaires de Louvain, 2007.

Dépôt légal : D/2007/9964/15

ISBN 978-2-8746-3069-9

Imprimé en Belgique

Tous droits de reproduction, d'adaptation ou de traduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays, sauf autorisation de l'éditeur ou de ses ayants droit.

Diffusion :

www.i6doc.com, l'édition universitaire en ligne

Sur commande en librairie ou à
Diffusion universitaire CIACO
Grand-Place 7
1348 Louvain-la-Neuve, Belgique
Tél. 32 10 47 33 78
Fax 32 10 45 73 50